

FRANÇOIS DELAGRANGE

AVANT QUE
TOUT S'EFFACE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526375

Dépôt légal : février 2026

*À... Rose, Léo, Robin, Maxine
Stéphanie, Aurélie, Claudine*

À Sylvie et Christiane

À G.

On n'oublie rien de ce qu'on a aimé.
Georges Bernanos

Prologue

8 août 2022

Il avait cessé d'attendre depuis longtemps.

Pas par indifférence. Pas par oubli.

Simplement parce que les années l'avaient poli, comme une pierre usée lentement par les eaux du temps. L'espoir en l'avenir l'avait quitté sans bruit, comme une marée en fin de cycle. Il ne croyait plus à rien, ni aux gens, ni aux miracles, ni à la tendresse durable.

Il vivait seul, à flanc de colline, dans une maison silencieuse aux volets fatigués, non loin du village où il avait grandi. Il partageait ses journées avec ses livres, ses souvenirs, le silence, les balades avec sa chienne Cora, et le tic-tac obstiné d'une horloge qui semblait refuser, elle aussi, de s'arrêter.

Il donnait encore des cours, de manière sporadique, en répondant à quelques demandes de formations. Ce n'était pas vraiment de l'envie, plutôt une échappatoire, un moyen de fréquenter encore un peu le monde vivant. Et peut-être, aussi, de fuir certains jours trop longs.

Il écrivait, ou tentait de le faire. Mais les phrases s'éteignaient avant même de naître.

Ses journées passaient, semblables, grises et lentes, rythmées par le café du matin, les promenades entre les haies de buis, l'écoute des chants d'oiseaux, les traces fraîches des chevreuils dans la boue. Sa vie s'était faite minérale, semblable aux saisons : obstinée, répétitive, comme une attente prolongée d'une fin qu'il espérait presque.

Et puis, un matin, alors qu'il allumait son ordinateur comme tous les jours, il entendit un bip bref, suivi du message :

Vous avez un nouveau message.

C'était si rare qu'il cliqua immédiatement sur l'icône de la petite enveloppe.

Sur sa boîte mail, une ligne en gras s'affichait :

Géraldine a répondu sur « Copains d'avant ».

Il lâcha la souris comme s'il venait de saisir une braise.

Il recula son fauteuil, ferma les yeux, les mains tremblantes. Son souffle s'accéléra. Ce prénom, depuis le temps, il n'y pensait plus consciemment. Et pourtant, au fond, il n'avait jamais cessé de vivre quelque part en lui.

Il attendit, tenta de ralentir le tumulte de son cœur. Puis, prudemment, appuya sur le bouton gauche de la souris, les yeux à demi clos, comme s'il ouvrait une porte vers un lieu interdit.

Les mots apparurent :

Coucou, c'est moi, c'est Géraldine. Tu peux me joindre sur ma BAL : geraldine.h.7894@gmail.com

Un vertige. Une bouffée, d'absurde irruption du passé dans le présent.

Il éteignit aussitôt l'ordinateur, se leva brusquement, siffla sa chienne. Il fit quelques pas sur le chemin, puis s'arrêta net. Revint sur ses pas. Ralluma l'ordinateur, le cœur battant. Ses mains tremblaient légèrement quand il se connecta.

Il tapa :

C'est toi, Géraldine ? La fille que j'ai rencontrée, il y a si longtemps, à Huriel ? Tu te souviens de moi ?

Et la réponse tomba presque aussitôt, comme si elle attendait derrière son ordinateur.

C'est bien moi, oui... Comment veux-tu que j'oublie quelqu'un qui a marqué ma jeunesse au fer rouge ?

Je serai sur la place de la Toque, au bout de l'allée des Soupirs, vendredi prochain, à partir de 16 h. Si tu ne veux pas venir, je comprendrai. G.

Il relut. Plusieurs fois. Puis ferma les yeux. Murmura son prénom, très bas, comme pour voir s'il sonnait encore juste dans sa bouche :

— Géraldine.

Cinquante-deux ans.

Une vie entière.

Et elle réapparaissait, comme un mirage, une page oubliée d'un vieux livre qu'on n'a jamais réussi à refermer.

Le vendredi était dans six jours.

Il n'en parla à personne. Il ne projeta rien. Mais son corps, lui, savait. Chaque battement de cœur résonnait plus fort, comme un vieux moteur qui refuse l'arrêt.

Il ne dormait plus vraiment.

La nuit, il rêvait d'elle sans voir son visage.

Des éclats de souvenirs remontaient par bribes : l'odeur du foin, une pluie tiède sur les épaules, ses cheveux mouillés plaqués contre ses joues, le bourdonnement d'un insecte dans la chaleur d'août, les ronflements des Vélosolex...

Et ses yeux. Surtout ses yeux. Ceux qu'elle avait posés sur lui la toute première fois, avec cette manière de regarder qui dit tout, sans rien dire.

Le vendredi arriva.

Il se leva très tôt, sans faim. Se rasa de près, comme à vingt ans. Mit une chemise blanche, repassée avec soin. Une chemise qu'il n'avait pas portée depuis des années.

Il prit sa voiture, descendit vers Huriel en silence, les vitres fermées, la radio éteinte.

Ses mains étaient moites sur le volant. Il ne pensait plus à rien. Seulement à elle.

Il arriva à 15 h 30. Se gara. Restait là à attendre.

Le cœur battant, les yeux rivés sur l'angle de la rue, ce dernier virage qui masquait la petite route menant à la place.

Il se sentait à la fois trop vieux et trop jeune.

Comme si le passé avait soudain ressurgi, s'était superposé au présent, l'un chevauchant l'autre.

Comme s'il allait revoir un fantôme. Ou peut-être... la seule femme qu'il n'avait jamais vraiment oubliée. Peut-être aussi aurait-il des réponses à cette incroyable histoire d'amour, dont il ignorait toujours qui l'avait assassinée, pourquoi et comment.

Il jeta un œil à l'horloge du tableau de bord.

15 h 57

Une petite voiture apparut. Elle ralentit, tourna brusquement, et se gara à une dizaine de mètres de lui.

Rien ne bougea.

Les deux conducteurs restèrent immobiles, chacun figé derrière son volant, comme dans un théâtre muet. Les secondes s'étiraient.

Puis, au bout de quelques minutes, il ouvrit lentement la portière.

Se leva. Avança, le ventre noué, les jambes incertaines.

À mesure qu'il approchait, les souvenirs le percutèrent, tous ensemble, comme une lame de fond : les lettres échangées, les cris, les pleurs – surtout les pleurs – et ce regard qu'elle lui avait lancé, il y a si longtemps, sans savoir qu'il serait le dernier.

Chaque pas pesait plus que le précédent.

Le soleil brillait, les reflets du pare-brise l'aveuglaient. Il ne distinguait pas qui était au volant.

Il cligna des yeux, hésita. Puis fit les deux derniers pas.

Un. Deux.

Et, par la vitre entrouverte, une voix, à peine plus qu'un souffle :

— Tu me reconnais ?

Première partie

1

52 ans plus tôt

Samedi 5 juillet 1969 (1)

Ils étaient arrivés peu après 21 h 30. C'était le début de l'été, il faisait encore jour, même si les ombres allongées des bâtiments de l'école commençaient à assombrir la grande cour. François regardait, non sans une certaine mélancolie, ces constructions disparates. Le bâtiment récent, hérité d'une rénovation maladroite, écrasait la vieille école primaire avec ses deux salles de classe encadrant les anciens appartements du directeur et des instituteurs.

C'est là que, bien des années auparavant, il avait usé ses culottes courtes sur les bancs de la communale et écorché ses genoux sur la terre battue de la cour de récréation. Aujourd'hui, le sol était goudronné, et il pensait avec une vague tristesse aux parties de billes, désormais impossibles sur cet asphalte rugueux. Mais, y avait-il encore des élèves qui jouaient aux billes ?

Un sourire lui vint en apercevant l'énorme platane au milieu. Il avait survécu aux réaménagements. François en gardait un souvenir cuisant : au cours d'un jeu ou d'une escarmouche – il ne s'en souvenait plus – il l'avait percuté en pleine course. Étourdi, il avait été, pendant quelques secondes, plongé dans un nuage d'étoiles. Son nez avait amorti le choc et la « réparation », assurée par le rebouteux du coin, avait d'ailleurs laissé quelques stigmates.

Sur un côté de la cour, l'Amicale laïque du collège d'Huriel avait installé le grand *parquet-salon*¹ pour le *bal des vacances*. C'était un rendez-vous annuel destiné à marquer la fin de l'année

1 Le bal sous « parquet-salon », était très à la mode dans les années 60/70. C'était un parquet de danse, abrité par, ce qu'on appelle maintenant un barnum, mais avec les côtés en « dur ». À une extrémité, il y avait une estrade où s'installait l'orchestre qui animait la soirée dansante. À l'autre extrémité, un bar était parfois installé. Ces « parquets salons » étaient montés les samedis soir, lors de l'organisation de festivités locales où se retrouvait toute la jeunesse du coin.

scolaire et permettant à l'association de renflouer un peu les caisses grâce aux recettes des entrées et de la buvette.

La buvette, justement, s'installait près de l'entrée. On y voyait des parents costauds, dont la carrure dissuadait sans doute les velléités belliqueuses d'éventuels visiteurs « cherchant la bagarre ». François savait que, dans un coin, deux ou trois manches de pioche étaient cachés à portée de main, au cas où l'ambiance tournerait au vinaigre avant l'arrivée des gendarmes.

Des jeunes, garçons et filles, déambulaient, jetant un œil curieux par la porte du bal. Quelques-uns entraient, recevant sur le poignet un coup de tampon, preuve indiscutable qu'ils avaient payé leur dû et pouvaient circuler librement. D'autres hésitaient, reculaient, se consultaient du regard, se demandant visiblement si « ça valait le coup ».

Des notes de musique s'échappaient de l'intérieur. Les musiciens accordaient leurs instruments.

— Je t'avais bien dit qu'il n'y aurait personne, on retourne à Montluçon ! On ira à *La Chorale* ! lança encore une fois Daniel.

— Attends encore un peu ! C'est l'été, il fait jour tard. Tu vas voir, ça va arriver d'un coup.

Six heures plus tôt

Daniel était arrivé vers 14 heures. La mère de François venait juste de débarrasser la table de la cuisine. D'un coup d'éponge, et de torchon sur la toile cirée, elle avait libéré la place pour réaliser ce que les deux copains considéraient comme le travail le plus important du samedi : choisir le bal du soir.

Ils avaient dix-huit ans tous les deux. Le samedi soir était le point d'orgue de la semaine. Soyons honnêtes : ils n'allaient pas au bal pour le plaisir de danser. Non. Ils y allaient, disons-le un peu trivialement, pour trouver une fille. On était en 1969, l'époque des mœurs libérées. Filles et garçons goûtaient enfin une certaine liberté sentimentale, échappant à la surveillance pesante et tenace des parents. Il ne faut rien exagérer pourtant : leur ambition se limitait à plaire à une fille, pouvoir l'embrasser sur la bouche – on disait alors « rouler un patin » –, sortir avec elle le jeudi après-midi, pendant les vacances ou le week-end. Aller au cinéma ensemble. Et surtout : parader devant les copains.